Carnets

Revue électronique d'études françaises de l'APEF

Deuxième série - 18 | 2020

Chiens et écritures (littéraires, filmiques,
photographiques)

Le chien dans la grande guerre à travers la fiction contemporaine

Isabelle Durand

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/carnets/10674>

DOI : 10.4000/carnets.10674

ISSN : 1646-7698

Éditeur

APEF

Référence électronique

Isabelle Durand, « Le chien dans la grande guerre à travers la fiction contemporaine », *Carnets* [En ligne], Deuxième série - 18 | 2020, mis en ligne le 31 janvier 2020, consulté le 02 juin 2020. URL : <http://journals.openedition.org/carnets/10674> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/carnets.10674>

Ce document a été généré automatiquement le 2 juin 2020.

Carnets est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons - Attribution – Pas d'utilisation commerciale 4.0 International.

Le chien dans la grande guerre à travers la fiction contemporaine

Isabelle Durand

- ¹ L'idée de cet article se situe au croisement de deux tendances : tout d'abord un nouveau regard porté sur la guerre de 14-18 à travers la fiction récente (Jean Echenoz, Alice Ferney, Jean-Christophe Rufin), qui vient enrichir et compléter la littérature de guerre parue tout de suite après les événements (comme les récits d'Henri Barbusse, Maurice Genevoix ou Heinrich Maria Remarque¹ du côté allemand); d'autre part, une interrogation contemporaine des historiens, philosophes et littéraires sur le vécu animal. L'historien Eric Baratay croise les deux aspects avec son ouvrage de référence sur les animaux pendant la guerre 14-18, *Bêtes des tranchées* (2013). Deux romans ont particulièrement retenu notre attention : *Le collier rouge* de Jean-Christophe Rufin (2014) et *Dans la guerre* d'Alice Ferney (2003) qui font du chien un protagoniste à part entière. À la lecture des romans de Rufin ou Ferney, il est évident que ceux-ci portent trace de la réflexion contemporaine à la fois historique et philosophique sur l'animal, en l'occurrence ici le chien. En tentant de déjouer le piège de l'anthropomorphisme, ces romans interrogent les frontières de l'humain en s'intéressant à cette réalité historique que fut l'utilisation des chiens dans les combats. La littérature, et particulièrement le roman, offre un biais intéressant pour tenter de saisir précisément ce vécu animal, et même ce point de vue animal (pour reprendre un titre d'Eric Baratay (2012), au sens narratologique du terme. En effet, dans ces romans, l'interrogation sur ce que perçoivent, ressentent, pensent les chiens est récurrente, sans que généralement une réponse définitive ne puisse être donnée. La description et l'analyse de leur comportement dans la guerre est aussi l'occasion d'une exploration des liens entre nature et culture², instinct et éducation, civilisation et sauvagerie, qui interrogent tout autant, par effet de miroir, sur l'humanité que sur l'animalité. En effet, les chiens tels qu'ils se dessinent dans ces romans sont une image de l'altérité : altérité indispensable et fraternelle, mais aussi radicalement inconnaissable, énigme qui se donne à lire et à déchiffrer, pour qui accepte de s'en donner la peine.

Une parole animale ?

- 2 La question du point de vue est essentielle dans le roman d'Alice Ferney. Celui-ci relate le départ à la guerre d'un jeune paysan basque, Jules, qui doit alors quitter sa ferme, sa femme, son enfant, sa mère et son chien. D'emblée, le chien prénommé Prince est associé à la souffrance de la famille, l'épouse de Jules, Félicité, assurant même que celui-ci mourra du départ de son maître. Et de fait, le chien devient amorphe jusqu'à ce qu'il décide de s'enfuir et de rejoindre son maître à 800 kilomètres de là. Ayant réussi cet exploit, il sera ensuite intégré à l'armée et participera aux combats. L'un des paris remportés du roman est de donner à entendre la parole muette du chien en faisant régulièrement de lui un foyer de perception³. Jules en effet est un de ces humains à l'écoute des animaux : « Le silence des bêtes⁴ lui semblait une promesse. N'avaient-elles pas été créées pour entendre, aux aguets des bruits du monde ? » (Ferney, 2003 : 18). Quant à Prince, il est capable d'exprimer des pensées que ses maîtres traduisent : « Son silence était moins inscrutable que bien des bavardages. » (Ferney, 2003 : 21). Tout en refusant l'anthropomorphisme qui consisterait à lui donner directement la parole, le narrateur n'hésite pas à user de focalisation interne : « Lorsque son maître l'entraînait à part pour lui parler, c'était le signe de l'abandon. Il y aurait un départ. Le chien était certain de cela. » (Ferney, 2003 : 24), ou « l'animal en ressentit une douleur transperçante : il pensait que c'était maintenant le moment du départ. Trois ou quatre gémissements aigus exprimèrent cette souffrance (...). » (Ferney, 2003 : 42). Plus tard dans le roman, lors du périple de Prince pour rejoindre Jules, le narrateur tente là aussi de reconstituer les perceptions du chien, sans toutefois percer le mystère de ce qui a permis au chien de retrouver la trace de son maître : « Dès qu'il eut passé Agen, le décor lui devint étranger. Ce n'étaient plus les mêmes couleurs, les odeurs aussi étaient différentes, le fond de l'air n'avait pas la même épaisseur, quelque chose de sucré et de pesant y était apparu. » (Ferney, 2003 : 105) On retrouve le jeu de la focalisation interne avec une tentative de perception canine, c'est-à-dire fortement centrée sur les sensations, notamment olfactives. C'est le même phénomène lorsque Prince aperçoit son maître : « Les yeux de Prince étaient bien plus exercés et perçants que ceux du lieutenant, ils découvrirent Jules avant eux. C'était une vision merveilleuse. De tout ce que le monde pouvait offrir au chien, la compagnie du maître était ce qu'il désirait le plus. Le sang dans tout son corps frémissait, son cœur battait follement. » (Ferney, 2003 : 141)
- 3 Bien entendu, la tentation de transposer des sentiments humains sur le chien n'est jamais loin, et la formulation de ses sensations, sentiments ou pensées ne peut reposer que sur des hypothèses ; cependant, la romancière évite l'artifice en s'appuyant sur des connaissances éthologiques (acuité des sens d'un chien, attachement pour son maître). Par ailleurs, le narrateur souligne également l'opacité à laquelle se heurtent les humains dans leurs tentatives de traduction : « Qu'aurait dit le chien Prince s'il avait eu la parole ? Quels mots aurait-il choisis pour décrire son expérience de la guerre ? Que savait-il vraiment ? Quelle connaissance la forme de son être pouvait-elle lui donner du monde ? Son univers était-il proche du nôtre ? En quoi différait-il ? Ces énigmes ne cessaient pas de s'imposer à ceux qui aimaient l'animal soldat. » (Ferney, 2003 : 271)
- 4 Le roman de Jean-Christophe Rufin ne donne pas la même place au chien (prénommé ici Guillaume, en référence ironique à l'Empereur prussien), puisque celui-ci n'est pas foyer de perception mais objet du regard. Cependant, son rôle est essentiel dans le

récit, qui se présente sous la forme d'une enquête. Après la Première Guerre Mondiale, un homme est emprisonné pour un acte qui n'est pas précisé et que l'on découvrira à la fin : il a publiquement décoré son chien avec sa propre médaille de la légion d'honneur. Pendant qu'il est emprisonné, le chien hurle sans discontinuer. Le juge chargé de faire la lumière sur l'affaire et de démêler les motivations du soldat se prend d'affection pour le chien, attendri par ses cicatrices de « vieux guerrier » : « Lantier observa la manière qu'avait ce vieux cabot de froncer les sourcils en inclinant légèrement la tête, d'ouvrir grand les yeux pour exprimer son contentement ou de les plisser en prenant l'air sournois pour interroger l'être humain auquel il avait affaire sur ses intentions et ses désirs. Ces mimiques, jointes à de petits mouvements expressifs du cou, lui permettaient de couvrir toute la palette des sentiments. Il montrait les siens mais, surtout, il répondait à ceux des autres. » (Rufin, 2014 : 66-67)

- 5 Sans que le narrateur explore les sentiments de l'animal, sa sensibilité et sa capacité à exprimer des émotions sont fortement soulignées. D'ailleurs, ses hurlements continus sont l'expression sonore de sa souffrance morale.

Humanité et animalité

- 6 La forme romanesque et les questions d'énonciation permettent ainsi d'explorer la zone frontalière entre humanité et animalité, les échanges possibles, les énigmes et incompréhensions qui subsistent. Le contexte historique de la guerre permet de mettre à nu ce qui rapproche les chiens des hommes, et également ce qui les en distingue radicalement. Dans le roman d'Alice Ferney, le colley Prince est un chien très intelligent, capable d'apprendre très vite. Une fois arrivé sur le front, il devient donc rapidement un excellent soldat. Cela suscite un questionnement éthique de la part de son maître Jules et des hommes qui l'entourent : est-il juste d'entraîner dans la guerre un animal qui n'y comprend rien ? Cette question en engendrant aussitôt une autre : est-il juste d'entraîner dans la guerre des hommes qui n'y comprennent rien ? Le dressage de Prince est donc l'occasion d'explorer les liens complexes entre nature et culture, instinct et éducation : « Conscient de cet environnement exaltant, Prince était attentif, enregistrant ce qu'il voyait, écoutait ce qu'on lui disait, et faisait tout ce qu'on lui ordonnait. » (Ferney, 2003 : 162). En ce sens, le chien incarne bien l'idéal du soldat par son efficacité, son obéissance et son absence de conscience du mal. C'est bien là que Jules semble trouver la frontière séparant le chien de l'humanité :

Et cependant il voyait aussi que la conscience animale s'arrêtait bien avant celle des hommes. Il se surprenait tantôt à le croire, tantôt à en douter puisque celui qu'il soupçonnait restait muet. Prince en somme était indifférent à la tuerie qui se jouait sous leurs yeux, pensait Jules. (...) Prince était aussi incapable de s'affliger du désastre qu'il aurait été capable de l'engendrer. (...) Et dans ce sentiment étranger qu'il éprouvait, devinant que l'on peut commettre un animal à n'importe quelle entreprise, sa foi en un pacifisme naturel ne tenait qu'à un fil : Prince n'était pas doué pour l'attaque. (Ferney, 2003 : 162-163).

- 7 On touche ici la fragile frontière entre l'inné et l'acquis : Prince n'a-t-il pas d'agressivité naturelle, ou bien n'a-t-il pas développé cet aspect à cause de l'éducation première donnée par Jules ? Toujours est-il qu'il devient un chien de guerre, capable de porter des messages, de trouver les blessés, de repérer l'ennemi. Régulièrement, la légitimité de cet enrôlement animal et la responsabilité humaine vis-à-vis des animaux et de ce à quoi les emploient les hommes, reviennent dans le roman. Comme le formule d'une

manière qui n'est qu'apparemment paradoxale un des compagnons de Jules : « C'est pas humain de faire faire ça à une bête ! » (Ferney, 2003 : 231)⁵. A travers l'analyse du comportement de Prince au front, ce sont également le sens des actions humaines et l'horreur de la guerre qui sont interrogés.

- 8 Par le questionnement sur l'instinct, le dressage, l'obéissance aux ordres, se pose notamment la question du libre-arbitre. C'est par le biais d'une anecdote que se pose la question du choix et de la décision personnelle : Prince, pour la première fois, désobéit à un ordre. Au lieu de porter des munitions à un groupe de soldat en difficulté, il s'arrête pour porter assistance à un officier blessé : « Était-ce une faute, était-ce un exploit ? Prince en tout cas avait choisi délibérément de sauver le capitaine Dorette plutôt que de porter des munitions à la section de Jules. » (Ferney, 2003 : 237). On note l'insistance sur le fait qu'il s'agit d'une « décision » du chien, qu'il a donc opéré un choix réfléchi. Ce libre-arbitre du chien, qui interroge évidemment sur sa capacité de discernement et les motivations qui ont présidé à ce choix (peut-on parler de choix éthique ? Au nom de quels critères a-t-il pris cette décision ?), est en tout cas diversement commenté : certains souhaitent le décorer, mais le lieutenant, tout en ayant beaucoup d'affection et d'admiration pour le chien, s'y oppose : « Ce qui prime dans tout cela, c'est qu'il a laissé de côté mon ordre. Les règles qui valent pour un soldat valent encore plus pour un chien. Voulez-vous que le déroulement des combats et des missions de liaison ou de ravitaillement soient laissés au jugement d'un chien⁶ ? » (Ferney, 2003 : 239)
- 9 Cette question du libre-arbitre, de la conscience morale et de la capacité à saisir des enjeux au-delà des ordres donnés est précisément au cœur de l'intrigue du *Collier rouge*. En effet, l'enquête révèle progressivement les raisons qui ont amené Morlac à décorer publiquement son chien en déclarant : « Soldat Guillaume, au nom du Président de la République, je vous accueille dans l'ordre de l'ignominie qui récompense la violence aveugle, la soumission aux puissants et les instincts les plus bestiaux, et je vous fais chevalier de la Légion d'honneur. » (Rufin, 2014 : 150). On apprend que le chien a fait échouer une tentative de fraternisation entre les troupes russes et bulgares, à laquelle était associé Morlac, au nom de convictions pacifistes. Mais, comme le souligne ironiquement le personnage, au moment où le soldat bulgare a donné le signal et s'est approché : « (...) le chien n'était pas dans la confiance (...) Il lui a sauté à la gorge. Il l'avait déjà fait au moment de l'escarmouche à la baïonnette et on l'avait félicité, n'est-ce pas ? Pour lui, un ennemi, c'est un ennemi. C'est un bon chien fidèle. » (Rufin, 2014 : 122). Ainsi, ce qui est souligné ici contrairement à ce qui se passe dans le roman d'Alice Ferney, c'est l'incapacité du chien à se défaire de ses réflexes de dressage et à percevoir des enjeux éthiques : le « bon chien fidèle » attaque ceux qu'on lui a désigné comme étant des ennemis, sans se poser de questions. Il incarne ainsi l'idéal du soldat, ne connaissant ni la peur, ni les problèmes de conscience, ni la tentation de désertir. L'acte pour lequel Morlac est condamné prend alors tout son sens :

C'était lui, le héros. C'est ça que j'ai pensé, voyez-vous. Pas seulement parce qu'il m'avait suivi au front et qu'il avait été blessé. Non, c'était plus profond, plus radical. Il avait toutes les qualités qu'on attendait d'un soldat. Il était loyal jusqu'à la mort, courageux, sans pitié envers les ennemis. Pour lui, le monde était fait de bons et de méchants. Il y avait un mot pour dire ça : il n'avait aucune humanité. Bien sûr, c'était un chien... Mais nous qui n'étions pas des chiens, on nous demandait la même chose. Les distinctions, médailles, citations, avancements, tout cela était fait pour récompenser des actes de bêtes. (Rufin, 2014 : 127)

- 10 Le personnage du *Collier rouge* souligne ainsi cette limite qui sépare le monde humain du monde des chiens : cette capacité à penser le monde avec des mots, à porter un jugement social et politique, et à tenter d'œuvrer collectivement. C'est ce qui l'amène d'ailleurs à pardonner au chien : « Il avait obéi à sa nature, et sa nature n'était pas humaine. C'était la seule excuse qu'il avait. Tandis que ceux qui nous envoyaient au massacre n'en avaient aucune. » (Rufin, 2014 : 128). Là encore, le récit renvoie à la responsabilité humaine qui peut user des qualités du chien et de l'animal en général pour le bien comme pour le mal.
- 11 Une autre différence qui interroge est le rapport à la mort⁷. Une scène du roman d'Alice Ferney révèle cette frontière entre l'homme et l'animal : alors que les soldats ensevelissent leurs compagnons morts, le chien renifle le sang et lèche le visage d'un jeune homme mort. L'un des soldats s'emporte contre lui : « Faut du respect ! c'est dégoûtant ! », mais un autre perçoit les choses différemment : « ça n'est pas dégoûtant, ça n'est que de l'amour tout chaud et mouillé. » (Ferney, 2003 : 155). Autre manière d'interroger le lien entre nature et culture et la difficulté de compréhension : comme les hommes ne comprennent pas l'acte du chien, le chien ne comprend pas le rituel d'ensevelissement. A plusieurs reprises Jules s'interroge sur ce que le chien comprend de la mort et envie sa supposée inconscience :

Car Prince était parti lécher ce marais sanglant. Quand même, commentait Joseph, je ne comprends pas comment il peut faire ça. C'est un animal, répliqua Jules. Et il y avait dans sa voix un regret et un étonnement. Son chien faisait-il vraiment la guerre sans chagrin, sans état d'âme ? L'absence de mots expliquait-elle cette indifférence à l'horreur ? Pouvait-il exister un homme capable de gambader au milieu de débris humains sans vomir ou désespérer ? (Ferney, 2003 : 289)

Une expérience de fraternité par-delà les espèces ?

- 12 Mais finalement, l'expérience commune de la guerre apparaît comme l'occasion exceptionnelle d'une fraternité entre hommes et animaux, à travers un destin commun par-delà les différences de comportement et de perception. Ainsi, Alice Ferney rappelle au début de son roman que la mobilisation des armées en 14 s'accompagne de la réquisition des animaux. Quelle différence finalement dans ce destin de chair à canon ?

Cette égalité des hommes et des animaux devant les gaz toxiques rappelait leur ressemblance. Cette charpente physiologique qu'ils partageaient. Il avait fallu équiper les animaux. La guerre ne se passait plus d'eux. Les chevaux, les mulets, les chiens, ils étaient des soldats à part entière, enrôlés par millions eux aussi. (Ferney, 2003 : 284)

- 13 Dans la folie de la guerre et l'absurdité du massacre de masse, les différences entre les espèces deviennent des détails. Dans cette situation extrême, le chien en vient à incarner l'essence même du bien, la consolation, l'amour absolu allant jusqu'au sacrifice suprême dans la plus pure gratuité. Dans *Le collier rouge*, l'enquêteur se souvient d'un épisode marquant de son enfance : l'acte héroïque de son chien qui a sauvé sa famille d'une attaque violente et sordide de cambrioleurs, au prix de sa propre vie. Cet épisode a fait naître sa vocation militaire : défendre l'ordre contre la barbarie. « Et à l'origine de cette vocation, il y avait l'acte d'un chien » (Rufin, 2014 : 70). On assiste ainsi à une sorte de renversement axiologique : le souvenir du chien guide le personnage dans sa ligne de conduite et ses valeurs. C'est ce qui l'amène également à adopter le chien de Morlac à la fin du récit, et à le défendre contre le ressentiment

injuste de Morlac, lui rappelant que la fidélité qui caractérise les chiens est une qualité humaine également, et que les chiens, contrairement aux hommes, sont dépourvus d'orgueil.

- 14 En effet, cette fidélité est une caractéristique essentielle du chien, presque un cliché, et il s'agit pourtant d'une valeur essentielle, puisqu'elle a trait à la foi⁸. Le périple de Prince pour traverser la France et rejoindre son maître n'est qu'un exemple de cette fidélité sans faille, fidélité si extrême qu'elle peut aller jusqu'à la mort :

On ne voit pas si souvent mourir de chagrin : Il est aisé de croire que ça n'existe pas. Est-ce pourquoi on rechigne à savoir les animaux capables de ce sacrifice ? Mais Prince avait donné sa vie au maître. Et il ne s'occupait pas de la reprendre maintenant que le maître s'était éclipsé. (Ferney, 2003 : 89)

- 15 Cette insistance sur la fidélité absolue prépare le glissement qui s'opère dans le roman : Prince devient quasiment une figure christique, spiritualisée, incarnation divine sur terre.

Et à ces mots, qui venaient droit de son cœur pur et priant, Jules enfouit son visage dans la fourrure de son chien. Aussi hérétique que cela pût paraître, c'était, dans la douleur de ces jours, comme une incarnation, comme si le corps d'une bête offrait à son Dieu une présence terrestre. (Ferney, 2003 : 148)

Ce chien, pensait Jules dans sa fierté, faisait bien plus que ce qu'il croyait : il tendait aux hommes un miroir, il leur interdisait de se croire supérieurs ou primordiaux. Il montrait que les bêtes ont une noblesse, une mémoire, une capacité d'inventer, un humour, une morale même, et qu'elles sont capables de faire l'offrande de leur vie. Est-ce que tout l'enseignement du Christ n'était pas naturellement à l'œuvre dans la vie animale ? (Ferney, 2003 : 193)

- 16 L'expérience de la guerre et de la souffrance est ainsi l'occasion d'une reconnaissance, dans tous les sens du terme, des et envers les animaux. Reconnaissance qui va même jusqu'à une acceptation et une adoption de leurs comportements, une forme de fusion des deux espèces. Ainsi, au moment de la mort de Jules emporté par un obus, son ami Brêle, apparemment frappé de folie, se met à lécher sur lui-même les fragments sanglants du corps de son ami, adoptant ainsi un comportement canin. Prince, contre toute attente, survit à son maître et devient le fidèle compagnon de Brêle, opérant ainsi une forme de résilience que l'on pourrait penser proprement humaine, en témoigne la curieuse formulation : « L'animal avait refait sa vie avec celui qui, toute la guerre, s'était confié à son silence » (Ferney, 2003 : 363). Pourtant, le retour à la maison provoque un choc fatal chez le chien, qui se laisse mourir. Là encore s'opère une substitution implicite : si Jules est mort au loin, brutalement, sans savoir eu le temps de se rendre compte de sa propre mort, pulvérisé par un obus (on dirait : « comme un chien »), Prince revient mourir « dans son lit » en quelque sorte, en pleine conscience, accompagné par celle qui n'a pu assister à la mort de son époux⁹ :

Le chien Prince était en train de mourir et le savait. Félicité en fut certaine. Cette idée frappait son cœur. Que dire à cette bête ? Prince était-il effrayé ? Cette souffrance sans mots semblait intolérable. (...) Il voulut lui dire adieu. Il attrapa entre ses crocs la main de celle qui appartenait au maître, et serra si fort qu'elle s'effraya. (...) Plus tard elle comprit qu'il ne faisait que lui tenir la main pour passer. (Ferney, 2003 : 375)

- 17 Félicité, elle, choisit de continuer à vivre, malgré le deuil et la perte.
- 18 Ainsi, ces deux romans tentent de fournir une représentation de la guerre 14-18 à hauteur de chien. Le roman d'Alice Ferney, notamment, suit le destin d'un chien unique et exceptionnel¹⁰ du début à la fin, un destin marqué, comme celui des hommes et des

femmes de son époque, par le traumatisme de la guerre. Par ses choix narratifs et énonciatifs, la romancière interroge la perception et le vécu de l'animal en tentant, sans anthropomorphisme, de reconstituer le fil d'une pensée, d'une mémoire, et d'émotions appartenant en propre à ce chien. Elisabeth de Fontenay, dans *Le silence des bêtes*, soulignait que

Le projet d'écrire, et donc de couvrir de phrases le mutisme écrasant des bêtes, ne laisse pas d'être inquiétant. Parler au nom de ceux dont on est certain que, s'ils ne parlent pas, ce n'est pas parce qu'ils savent et préfèrent se taire, mais plutôt parce qu'ils sont détenus par le silence, que le hasard et la nécessité ne les ont pas destinés à s'exprimer comme le fait l'homme (...) procède peut-être d'une prétention démesurée. » (Fontenay, 1998 : 13)

- 19 Il nous semble que les deux romans considérés ont su, sans prétention, répondre de manière appropriée à cette nécessité. Si bien des mystères demeurent concernant cet *alter ego* à la fois proche et lointain qu'est le chien, le roman d'Alice Ferney plaide cependant pour une bienveillance et une tolérance réciproques, comme c'est le cas d'ailleurs pour le récit de Jean-Christophe Rufin : car si les chiens deviennent soldats, est-ce leur faute ? Sans sensiblerie ni naïveté, ces deux romans chacun à sa manière interrogent la responsabilité humaine vis-à-vis de nos « frères », pas si « inférieurs » que cela, finalement.

BIBLIOGRAPHIE

ALIZART, Mark (2018). *Chiens*. Paris : PUF.

BARATAY, Éric (2012). *Le point de vue animal. Une autre version de l'histoire*. Paris : Seuil.

BARATAY, Éric (2017). *Biographies animales*. Paris : Seuil.

FERNEY, Alice (2003). *Dans la guerre*. Paris : Actes Sud.

FONTENAY, Élisabeth (1998). *Le silence des bêtes, la philosophie à l'épreuve de l'animalité*. Paris : Fayard.

MILCENT-LAWSON, Sophie « Du chien confident à l'animal sujet de conscience - Alice Ferney, *Dans la guerre* », *Fabula / Les colloques*, La parole aux animaux. Conditions d'extension de l'énonciation, URL : <http://www.fabula.org/colloques/document5380.php>, page consultée le 18 mai 2018.

REMARQUE, Erich Maria (1928). *A l'Ouest rien de nouveau*. Paris : Stock.

RUFIN, Jean-Christophe (2014). *Le collier rouge*. Paris : Gallimard.

NOTES

1. Notons que ce dernier fait déjà une place au chien, dans son récit, et plus encore dans le récit du retour à la vie civile, *Après*, où le chien de guerre Wolf accompagne la difficile réadaptation sociale du narrateur après la guerre.

2. Et même d'une remise en question de ce dualisme, comme le font le philosophe Jean-Marie Schaeffer dans *La fin de l'exception humaine* (2007) et l'anthropologue Philippe Descola dans *Par-delà nature et culture* (2005).
 3. Sophie Milcent, dans un récent article, montre comment notamment par le discours indirect libre, le chien devient un foyer de perception de manière assez subtile : « Le DIL résorbe en quelque sorte à la fois l'écart entre deux espaces mentaux et deux espaces énonciatifs. Il présente en outre l'avantage de ne pas postuler une intériorité transparente de cet autre pour nous qu'est l'animal. Son intériorité n'est que suggérée, tout en conservant le mystère du 'silence des bêtes' » (Milcent, 2018).
 4. On notera ici la référence explicite au titre de l'ouvrage d'Elisabeth de Fontenay, *Le silence des bêtes*, 1998. Les personnages emploient plus volontiers le terme « bête » que celui d'« animal », terme plus populaire, moins « scientifique » et plus chargé d'affectivité.
 5. Faisant écho à l'exclamation d'un personnage du célèbre roman d'E. M. Remarque, *À l'Ouest rien de nouveau* : « Je vous le dis, que des animaux fassent la guerre, c'est la plus grande abomination qui soit ! » (Remarque, 1928 : 61).
 6. Le parallèle se poursuit implicitement : on ne doit rien laisser non plus dépendre du jugement du soldat, qui se trouve ainsi dépouillé de toute capacité de décision personnelle.
 7. Rappelons que dans de nombreuses mythologies, les chiens sont des divinités psychopompes.
 8. « Chez le chien, la foi n'est pas le fruit d'une patiente conquête sur soi, elle est un fait de nature. Le chien incarne les vertus chrétiennes d'autant plus parfaitement qu'il les possède involontairement. Le chien est *Fido*. Il n'est pas seulement fidèle, il est « digne de foi » » (Alizart, 2018 : 277)
 9. Plus tôt dans le roman, Jules rappelle à Joseph qui est terrorisé à l'idée de mourir seul, que les animaux au contraire recherchent la solitude pour mourir. Prince ici transgresse cette règle et semble contrevenir aux lois de l'éthologie en franchissant cette prétendue barrière entre homme et animal.
 10. « Pour écrire des biographies, il faut croire que les individus d'une espèce sont tous différents, par leur tempérament, leurs capacités, leurs qualités. Or, nous sommes encore persuadés que tous les chiens, les chats, les chevaux... sont identiques et qu'il faut raisonner aux niveaux supérieurs de l'espèce, des *animaux*, de l'*animal*. » (Baratay : 11)
-

RÉSUMÉS

L'article s'interroge sur le décentrement apporté par la présence de l'animal dans le regard posé sur la guerre de 14-18 à travers deux romans. Dans *Le collier rouge* de Jean-Christophe Rufin (2014) et *Dans la guerre* d'Alice Ferney (2003), le chien est un protagoniste à part entière, et sa participation aux combats suscite une réflexion en miroir et une remise en question des valeurs de courage, d'héroïsme, de loyauté. Sans anthropomorphisme, ces romans interrogent les frontières de l'humain en s'intéressant à cette réalité historique que fut l'utilisation des chiens dans les combats. Cette démarche croise celle d'historiens contemporains comme Eric Baratay qui dans *Bêtes des tranchées* (2013) enrichit l'histoire de la Grande Guerre de celle du vécu animal. Cette prégnance actuelle du motif du chien dans la guerre suscite des interrogations : ce regard sur le chien est-il le fruit de notre sensibilité moderne ? Le motif est-il déjà en germe dans les récits publiés dans l'immédiat après-guerre ?

The article raises the question of the shift, induced by the presence of an animal figure, which displaces our perception of the 14-18 war. It does so through two novels. In *Le collier rouge* by Jean-Christophe Rufin (2014) and in *Dans la guerre* by Alice Ferney (2003), the dog is a character in its own right and his participation in combats triggers a mirrored reflection while questioning certain values such as courage, heroism and loyalty. Without any anthropomorphism, these novels question the boundaries of humanity by taking interest in this historical reality which was the canine presence on the battlefield. This approach crosses path with that of contemporary historians such as Eric Baratay who, in *Bêtes des tranchées* (2013), uses the animalistic experience to enrich the history of the Great War. The current weight of this dog pattern in war raises a few questions: is that perception of the dog figure the result of our modern sensibility? Or is this pattern already blooming in stories published right after the war?

INDEX

Mots-clés : roman, guerre, chien, animal, narration

Keywords : novel, war, dog, animal, narration

AUTEUR

ISABELLE DURAND

Université Bretagne Sud HCTI EA4249

idurand[at]univ-ubs.fr